

## *Le feu follet*

J'ai écrit, il y a quelques années, une nouvelle intitulée « Et le visage de Maurice Ronet ». Ce court texte est devenu l'un des chapitres de mon roman *Sweet home* et ce titre est donc resté orphelin. Chose que je regrette. Dans le même ordre d'idée, j'aimerais écrire un jour « Et le visage de Romy Schneider » qui ferait suite à un autre texte : « Et le visage de Nathalie Richard ». Et ça ne s'arrêterait jamais, la conjonction de coordination parlant d'elle-même.

La plupart de ces visages de cinéma, je les ai découverts avec A. Ou plutôt : c'est A. qui me les a fait découvrir. Cette année-là (je venais d'arriver à Paris), nous passions beaucoup de temps chez la mère de A. à regarder des films. Tapis l'un contre l'autre dans l'obscurité du salon, l'appartement devenait une Cinémathèque intime. Programmatrice de nos soirées, A. tirait une bande VHS parmi les centaines de cassettes et me faisait accéder à une part d'elle-même en appuyant sur lecture. Je crois que le premier fut *Les enfants du paradis*. Et puis, il y eut *Le train*, *Les choses de la vie*, *Une histoire simple*, *Plein soleil*, *La piscine*, *Ascenseur pour l'échafaud*, *Vivement dimanche...* Et... *Le feu follet* de Louis Malle. Avec cette scène inoubliable (que j'ai revue des dizaines de fois) : Maurice Ronet, le héros, et sa maîtresse américaine au lit, une Gnosienne de Satie pour envelopper leurs visages après l'amour, très près. On pourrait résumer ainsi le propos du film : un alcoolique en cure de désintoxication s'autorise une journée dans Paris et revisite les lieux qui ont abrité ses frasques et sa déchéance. En quittant l'hôtel, l'américaine lui dit : « Vous, il vous faut une femme qui ne vous lâche pas d'une semelle. Autrement vous êtes triste et vous faites n'importe quoi. » La fin du film lui donnera raison. Je me revois découvrant le visage de Ronet avec un étonnement aveugle : je veux dire, sans savoir trop d'où venait la sidération. Et je ne sais toujours pas exactement... C'est bien l'énigme que je traque chaque fois que je visionne ce film (que j'ai possédé en VHS et que je possède maintenant en DVD). Bien sûr, la déréliction de cet homme m'a parlé, cet engloutissement existentiel a parlé à la part sombre de moi-même, et Dieu sait si celle-ci faisait sa loi lorsque j'avais dix-huit ans, c'est-à-dire au moment même où je découvrais *Le feu follet*. Bien sûr aussi : il y a la beauté de ce visage, cerné, au sourire si doux mais dont on devine aussi qu'il est passé par des épreuves si âpres... Ferré disait : « La mélancolie est un désespoir qui n'a pas les moyens. » Il me semble que la mélancolie de Ronet avait malheureusement « les moyens ». Un vrai désespoir. À l'élégance rare, qui plus est. Ce sourire, sans doute. Le sourire de Maurice Ronet lorsqu'il regarde une femme, un sourire bienveillant et plein d'espoir mais qui brusquement se casse en deux. Un visage dont on imagine qu'il attend d'être à l'abri des regards pour s'assombrir vraiment. Maurice Ronet, c'est l'élégance du désespoir.

Je me souviens d'un entretien où Louis Malle se voyait interrogé par un journaliste à la curiosité peu bienveillante, pour le coup. Sommé d'expliquer pourquoi il avait voulu adapter *Le feu follet*, Malle balbutia quelques mots embarrassés, sentant bien que le journaliste entendait obtenir des confidences, de celles qui pullulent partout aujourd'hui : « Dites-nous que vous avez déjà pensé au suicide, Louis Malle. Dites-nous que vous buvez. Que vous êtes désespéré ! » Malle résista bien sûr. C'est Sagan qui vola à son secours en détournant l'attention par une pirouette fine et enlevée. Tandem très émouvant. J'appris plus tard que le film était, passé l'adaptation du livre de Drieu, un portrait de Maurice Ronet. Mais, ce jour-là, Malle n'en dit rien. Il fut plus pudique que Ronet ne l'aurait été lui-même. Lui aussi avait cette élégance. Celle de détourner le visage quand c'est trop grave. Et de balbutier quelques mots maladroits. Comme Ronet aurait forcé un sourire pour toute réponse...

*Le feu follet* est longtemps resté à côté de mon lit... J'y retournais, à intervalles réguliers, pour suivre cet homme qui tente de ne pas retoucher à un verre d'alcool, qui tente de survivre, de retrouver le goût de vivre. Et puis il y a eu la tempête du 25 décembre 1999. Qui n'aura provoqué que peu de dégâts chez moi : tout juste une inondation centrée sur ma table de nuit. Rien de grave sinon que j'ai retrouvé *Le feu follet*... totalement imbibé. La symbolique m'a fait sourire. J'ai gardé précieusement ce visage de Maurice Ronet gondolé, marqué par les traces d'une longue nuit à avoir tellement bu...

Je ne suis jamais allé à Cannes. Je ne m'y connais pas beaucoup en paillettes. Mais je suis – et c'est là bien plus important – façonné par ces visages de cinéma dont je ne saurai jamais totalement ce qui me tient près d'eux. C'est ce qu'on appelle aimer et qui forge la matière des mythes, des icônes et de nos amours sans doute.

Arnaud CATHRINE